

SÁNDOR KISS

## Latin tardif, préroman et sociolinguistique

A dolgozat a nyelv belső változási tendenciáinak és külső szociolingvisztikai kontextusának kapcsolatáról szól, amelyet a latin-újlatin átmenet példáján mutat be. A preromán korban lejátszódott gyors tipológiai váltás élesen veti fel a lehetséges oksági magyarázatok kérdését. A bizonyító példaanyag elsősorban az igei mondattan köréből származik.

Auteur de dictionnaires et explorateur de la vie des mots français et hongrois, Vilmos Bárdosi touche souvent, dans ses travaux, à des problèmes situés à la frontière de la linguistique et de la sociologie, et il a nécessairement rencontré, au cours de ses investigations, les différents rapports que l'on a pu postuler entre changement linguistique et changement social.<sup>1</sup> C'est pourquoi je me permets de lui dédier une brève étude de sociolinguistique historique, à propos de la situation d'une langue européenne au début du Moyen Âge. Il s'agit de la langue latine et de sa profonde transformation, à la période (VI<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècles) qui a été cruciale pour la naissance et la différenciation des langues romanes. Cette transformation n'implique pas uniquement des changements phonologiques, morpho-syntaxiques et lexicaux proprement dits, mais s'étend à la structure sociolinguistique de la communauté latinophone elle-même, donc aux différents usages de la langue et aux aspects pragmatiques de la communication.

Pour des raisons qui tiennent à l'histoire de la culture européenne, la sociolinguistique du latin utilisé à la fin de la République et durant l'Empire (I<sup>er</sup> siècle avant notre ère – V<sup>e</sup> siècle de notre ère approximativement) est presque toujours caractérisée à l'aide d'un clivage fondamental : on oppose l'usage cultivé (« littéraire », transmis par l'école) à l'usage quotidien (moins

---

<sup>1</sup> Nous pensons, entre autres, à la présentation de l'histoire du vocabulaire français dans les divers articles que Vilmos Bárdosi a rédigés pour l'« Encyclopédie de la langue française », parue en hongrois : BÁRDOSI Vilmos, KARAKAI Imre, 2008, *A francia nyelv lexikona*, Budapest, Corvina, 2<sup>e</sup> édition.

raffiné, mais évoluant plus rapidement, non prohibé par les obstacles puristes). Cette distinction de base néglige les différences « non hiérarchiques » (elle n'attribue pas assez d'importance aux langages techniques, aux tours syntaxiques et au vocabulaire des différents cultes religieux ni à la forte présence de la langue grecque dans certains milieux de la société) ; néanmoins, elle peut être justifiée scientifiquement. Il suffit de considérer l'importance de la vie publique et de la parole prise en public à Rome, la complexité de la vie administrative et juridique et la tradition fortement élaborée de la rhétorique scolaire, pour s'expliquer la tendance à conserver une variante linguistique hautement réglementée, « sociolecte » comportant un grand nombre de complications codifiées. Les intellectuels romains ont d'ailleurs été conscients de la dualité sociolinguistique du « distingué » et de l'« ordinaire » (ou « vulgaire »), comme cela ressort de certaines remarques de Cicéron.<sup>2</sup>

L'évolution de la culture de langue latine a conduit (comme c'est habituel pour toutes les langues qui connaissent un emploi soigné) à la codification du latin littéraire, essentiellement dans la deuxième moitié du I<sup>er</sup> siècle avant notre ère. À partir de cette période « classique », la variante cultivée – et, en particulier, la littérature – tend à rester fidèle aux normes établies (phénomène également habituel : il suffit de penser à la persistance de certaines règles du français qui ont été fixées au XVII<sup>e</sup> siècle) ; cependant, à cette variante, plus ou moins immobile pendant des siècles, s'oppose de plus en plus vigoureusement la manière de parler populaire (« vulgaire »), qui évolue spontanément et avec une rapidité croissante. Le trait « original » (et déjà inhabituel) de la situation, c'est ce changement pour ainsi dire vertigineux, qui renouvelle sans cesse les normes de l'usage « ordinaire » et conduit à une modification typologique partielle de ce que nous appelons le latin « classique ». Entre les deux « sociolectes » fondamentaux, l'écart se creuse inévitablement – ce qui explique la constitution, vers 1860, d'une nouvelle discipline philologique, promise à un grand avenir : l'étude du latin vulgaire.<sup>3</sup>

---

<sup>2</sup> Cicéron parle notamment du « genre vulgaire du discours » (*uulgare genus orationis*), dans son ouvrage de rhétorique intitulé *De oratore* (1,3,12) ; l'adjectif « vulgaire » n'a rien de péjoratif, correspondant simplement au substantif *uulgus* 'foule', 'masses'.

<sup>3</sup> Le grand pionnier de cette recherche a été Hugo Schuchardt, avec son ouvrage monumental : *Der Vokalismus des Vulgärlateins* (Leipzig, 1866-68).

Un des grands problèmes que soulève cet ensemble de transformations, c'est, bien entendu, la causalité. Il s'agit d'expliquer à la fois la rapidité inhabituelle et le caractère radical du changement linguistique : les premiers documents romans, qui apparaissent au IX<sup>e</sup> siècle, sont, à maints égards, très éloignés de toute tradition textuelle latine. Le conditionnement historique et sociolinguistique du processus n'est pas simple et comporte encore beaucoup de zones d'ombre non éclairées par la recherche. Un des aspects importants de ce conditionnement, souvent cité comme la véritable cause des profondes modifications linguistiques, c'est l'intense contact des habitants latinophones de l'Empire romain avec des populations étrangères, dès l'époque des grandes conquêtes, bientôt suivies de la romanisation de peuples très différents, mais surtout au cours du démantèlement de l'Empire, période où les vainqueurs ont adopté massivement le latin – langue des vaincus, mais porteuse d'une civilisation supérieure. Cet essai d'explication n'est certainement pas faux, mais il doit être complété par d'autres hypothèses. En effet, les faits de contact que nous évoquons ici ont relativement peu de conséquences « directes » : il existe, bien entendu, des emprunts de vocabulaire et des habitudes de prononciation « importées »<sup>4</sup>, qui se répercutent ensuite nécessairement sur l'ensemble du système, mais ce sont les conséquences indirectes des contacts qui apparaissent comme vraiment décisives. On a supposé notamment que lors des actes de communication entre des locuteurs proprement latins et des locuteurs étrangers en voie d'assimilation linguistique, devaient prévaloir les constructions syntaxiques immédiatement analysables à la surface, c'est-à-dire les solutions de type périphrastique (favorisant l'emploi des prépositions et des verbes auxiliaires), aux dépens des formes condensant un grand nombre d'informations grammaticales, fusionnées en plus avec l'information lexicale, dans le cadre d'un mot unique (Herman, 1990 : 374-375).<sup>5</sup> (Comme on le verra

---

<sup>4</sup> Un « double » exemple pour illustrer les deux phénomènes : *la honte* est un substantif d'origine germanique en français, avec un *h* véritablement « aspiré » au Moyen Âge.

<sup>5</sup> Ce type de forme « synthétique » du latin peut être bien illustré par le fonctionnement de la diathèse : *amant* 'ils aiment' et *amantur* 'ils sont aimés' se distinguent par une marque morphologique, qui se confond cependant avec l'indication de la « 3<sup>e</sup> personne du pluriel du présent de l'indicatif » ; tout cet amalgame s'ajoute au radical *am-*, porteur du sémantème 'aimer'.

tout à l'heure, les constructions « analytiques » existaient dans la langue depuis une époque assez reculée.) Ajoutons une autre conséquence indirecte du mélange des populations. Selon une hypothèse sociolinguistique, déjà vérifiée pour différentes situations historiques, une forte circulation commerciale ou militaire et des mouvements migratoires intenses prédisposent les membres de la communauté linguistique à l'innovation (le conservatisme étant plutôt le propre des communautés isolées).<sup>6</sup> Or, à la fin de l'Antiquité et au début du Moyen Âge, l'ancien territoire de l'Empire romain a été précisément le théâtre d'échanges permanents, au sein de sociétés hétérogènes en mutation – sans que les conséquences sociolinguistiques de ces transformations historiques soient claires dans leur détail.

Si l'on inverse maintenant le sens de l'argumentation et que l'on parte de l'histoire du système linguistique, au lieu de partir des processus sociaux, le fait diachronique qui saute aux yeux est l'extension croissante de la variante populaire, à partir des III<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> siècles et, d'une manière décisive, dans la deuxième moitié du millénaire. Bien entendu, notre jugement ne peut se fonder ici que sur le témoignage des textes – latins d'abord, romans ensuite –, qui éliminent progressivement un grand nombre de traits de la variante cultivée, en les remplaçant par des traits « vulgaires », d'emploi courant. Le recul de l'expression littéraire, même dans des textes qui se veulent littéraires, indique l'affaiblissement de la tradition scolaire, par laquelle d'importantes couches de la société étaient pourtant concernées, directement ou indirectement, durant l'âge d'or de l'Empire romain. Une sorte de « décadence » culturelle s'explique assez bien, au milieu du I<sup>er</sup> millénaire, par la conquête étrangère, le morcellement du territoire et l'insécurité permanente résultant des guerres ; nous avons, là encore, un point à clarifier dans les rapports si enchevêtrés entre histoire sociale et histoire linguistique. Quoi qu'il en soit, les variantes populaires retenues par la langue latine tardive existent, sous forme de germes, dès l'âge classique et parfois même avant ; pour l'essentiel, ce sont des traits novateurs qui sont appelés à rendre le système plus équilibré, l'utilisation des moyens plus économique et la communication plus efficace. Les variantes conservatrices résistent longtemps, surtout dans la langue littéraire ;

---

<sup>6</sup> Cf. à ce propos l'étude désormais classique de Weinreich – Labov – Herzog (1968).

la transformation radicale du conditionnement externe a eu raison d'elles, en favorisant l'épanouissement des germes du changement et, du même coup, le relâchement des tensions du système ; celles-ci vont renaître naturellement, à la suite de la formation de nouveaux déséquilibres<sup>7</sup> et sous l'impulsion de nouveaux besoins communicatifs (besoins expressifs en particulier).

Ce que nous appelons ici les tensions du système peut être considéré comme l'une des forces motrices du changement linguistique : au cours des innombrables actes communicatifs, les locuteurs tentent de corriger les dissymétries héritées, en créant une relation plus transparente entre forme et fonction et en répartissant les contrastes syntagmatiques d'une manière plus uniforme. Le passif « synthétique » *amatur* a été remplacé par la périphrase *amatus est* (cf. *il est aimé* en français ou *è amato* en italien), une périphrase existant dans la langue depuis longtemps : la dualité des types de passif a été éliminée ainsi, en faveur du type « analytique ». La langue a renforcé la périphrase *habet constructum* (→ fr. *il a construit*), pour marquer l'aspect perfectif ; cette tournure, également ancienne, s'est peu à peu intégrée dans la conjugaison, en supprimant la « surcharge » sémantique de la forme verbale *construxit* (→ fr. *construisit*) qui cumulait l'expression du 'narratif' et celle du 'perfectif' : la grammaticalisation des temps composés commence également en latin postclassique.<sup>8</sup> La tendance à reformuler la structure syllabique, en créant une alternance plus régulière des consonnes et des voyelles, et une certaine uniformisation de l'ordre des termes dans la proposition caractérisent cette même période et débarrassent partiellement la langue de certains déséquilibres latents.

L'étude des changements préromans dessine ainsi plus clairement la place de la sociolinguistique dans les essais d'explication de la diachronie linguistique. Sans doute le système linguistique a-t-il ses propres tendances structurales intérieures, mais les différenciations et les unifications, les coups

<sup>7</sup> L'un des moyens servant à éliminer le passif morphologique du type *diuiditur, amatur* (s'opposant aux actifs *diuidit* 'il divise', *amat* 'il aime') a consisté à le remplacer par la construction réfléchie. Comme on le voit par l'exemple du français, cette solution n'est pas possible pour tous les verbes (la relation sémantique n'est pas la même entre *il se divise* ~ *il est divisé* et entre *il s'aime* ~ *il est aimé*) : le verbe pronominal sera sémantiquement hétérogène dans les langues romanes.

<sup>8</sup> Pour ces questions, cf. Kiss (1982).

d'accélérateur et les coups de frein sont les effets du conditionnement social. À l'horizon de la recherche, on aperçoit le problème de l'interdépendance entre l'évolution des langues et l'évolution des mentalités ; là encore, il ne serait pas inutile de jeter un coup d'œil sur ce moment historique si singulier que représente la transition latino-romane.

### **Bibliographie**

HERMAN, József, 1990, *Du latin aux langues romanes*, Tübingen, Niemeyer.

KISS, Sándor, 1982, *Tendances évolutives de la syntaxe verbale en latin tardif*, Debrecen, Kossuth Lajos Tudományegyetem, « Studia Romanica ».

WEINREICH, Uriel, LABOV, William, HERZOG, Marvin I., 1968, « Empirical Foundations for a Theory of Language Change », in *Directions for Historical Linguistics* (publ. W. P. Lehmann, Y. Malkiel), Austin – London, University of Texas Press, p. 95-195.

---

SÁNDOR KISS

Université de Debrecen

Courriel : [kiss.sandor@arts.unideb.hu](mailto:kiss.sandor@arts.unideb.hu)